

■ GENERAL

Archéologie du présent et développement en Afrique Sub-Saharienne

Timpoko Kienon-Kabore
Département d'histoire et l'Institut
des Sciences Anthropologiques de
Développement.
Université de Cocody
Abidjan, Côte d'Ivoire

Resume

L'archéologie du présent, initiée et enseignée en France par Ph Bruneau et P.H. Balu à l'Université de Paris IV dès 1978, est un domaine encore ignoré du monde savant. En Afrique sub-saharienne, elle est pratiquement méconnue. L'Institut des Sciences Anthropologiques de Développement (I.S.A.D.) de l'Université de Cocody à Abidjan en Côte d'Ivoire est le seul et le premier à enseigné cette branche au sein du département d'archéologie. Elle constitue en effet une chance pour l'étude de nos sociétés et cultures Africaines qui ont des techniques, des sciences et des usages dont la continuité culturelle est encore évidente de nos jours. Les ruptures sont lentes et il n'a pas existé une véritable révolution dans nos sociétés jusqu'au 20^{ème} siècle. Aussi, cette archéologie du présent, issue de l'archéologie moderne et contemporaine et considérée, par ses promoteurs, comme comptable de l'univers technique dans son ensemble, y compris le présent, peut être vue comme une archéologie de prévention et de sauvegarde. En effet, nos cultures Africaines basées sur l'oralité ont sur le plan technique, chimique, médical, politique et social des richesses intrinsèques énormes que nous pouvons voir, étudier et analyser encore de nos jours et dont la connaissance, la sauvegarde, la vulgarisation et la valorisation deviennent une urgence à cause de leur disparition imminente du fait de leur oralité.

Introduction

L'archéologie du présent ne constitue pas un domaine traité en Afrique. En effet, elle est encore à ses débuts. Ses promoteurs, Ph. Bruneau et P. Y. Balut

ont créé l'enseignement en France en 1978 à l'Université de Paris IV en France, mais elle est encore ignorée du monde savant. En Afrique sub-saharienne, en l'état actuel de nos connaissances, l'Institut des Sciences Anthropologiques de développement (I. S. A. D.) est le premier et le seul institut au sein duquel un département d'archéologie enseigne l'archéologie du présent. Ce choix, répond à la vocation de l'ISAD de mettre ses compétences, ses recherches au service du développement, surtout en Afrique. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, qu'en est il de l'archéologie aujourd'hui dans nos pays?

L'archéologie, en tant que discipline est souvent méconnue de nos sociétés. En effet, elle est perçue par le grand public comme «la science des vieilles choses que l'on déterre». Pire encore, une grande partie de la population a une vague idée de l'archéologie, ou même ignore qu'elle est enseignée et de surcroît pratiquée dans nos états.

Dans le milieu intellectuel, pour ceux qui la connaissent un peu mieux, la majorité la perçoit comme une discipline des pays développés qui n'a pas sa place au sein de nos états en Afrique sub-saharienne. Ils considèrent que ces derniers ont d'autres priorités que d'investir dans ce que beaucoup croît être une perte de temps, de moyens et une science très coûteuse n'ayant aucune incidence sur le développement des différents pays. Cette idée de l'archéologie est le résultat de discours de nos experts de développement qui, dès les débuts de la construction de nos jeunes états indépendants, ont trouvé que la culture était un luxe pour ceux-ci. La priorité allant à l'agriculture pour lutter contre la famine, la santé, aux sciences exactes, pour ne citer que celles-ci.

Cette vision a beaucoup joué sur la recherche archéologique dans nos pays respectifs, où elle est souvent reléguée au second plan des financements de la recherche scientifique. Les raisons évoquées officiellement est le manque de moyens financiers. Mais, nous savons, qu'officieusement, les domaines de réinvestissement des résultats de nos recherches archéologiques que les personnes ressources ne perçoivent pas bien souvent est de loin la cause profonde de ce manque d'intérêt. En effet, la recherche archéologique pratiquée aujourd'hui en Afrique est celle dite classique, considérée comme science de l'enfouie et basée sur l'exploration stratigraphique.

Cette archéologie est-elle adaptée aux réalités politiques, économiques et culturelles de nos états? Faut-il s'en contenter ou chercher des voies et moyens pour l'adapter aux exigences culturelles et de développement de nos pays qui, en effet, se situent encore aujourd'hui au niveau de la lutte contre la famine et la pauvreté?

L'archéologie du présent issue de l'archéologie moderne et contemporaine et dont les promoteurs définissent comme comptable de tout l'univers technique, c'est-à-dire de tout «les produits de l'industrie humaine», ne peut-elle pas être prise en compte pour l'étude de nos sociétés? Pour les promoteurs de cette branche, l'archéologie ne doit pas être réduite uniquement au passé et à la fouille, mais doit être l'étude de tous les produits de la technique humaine même récente. La finalité étant d'établir le bilan technique d'une civilisation.

Quels sont les particularités et les avantages de cette archéologie du présent pour nos sociétés Africaines basées pour beaucoup sur une civilisation de l'oralité? En quoi est-elle utile pour le développement de nos états? Quel est son apport pour nos sociétés actuelles? Est-elle vraiment adaptée à l'étude de nos sociétés?

Pour répondre à toutes ces questions fondamentales, notre intervention s'articulera autour de trois points essentiels. D'abord, nous essayerons de définir et de présenter les bases épistémologiques de l'archéologie classique et de l'archéologie du présent et montrer leur complémentarité. Ensuite, nous présenterons en quoi l'archéologie du présent peut-elle constituer un nouveau souffle pour la connaissance, la sauvegarde, la vulgarisation et la valorisation des cultures africaines. Enfin nous aborderons les champs d'investigation de l'archéologie du présent et le réinvestissement pour le développement en Afrique sub-saharienne.

Archéologie classique et archéologie du présent: deux disciplines complémentaires pour l'étude de nos sociétés Africaines

Étymologiquement, le mot archéologie est constitué de deux termes Grecs *archaia* (les choses anciennes) et *logos* (discours). La fusion donne comme définition première, un discours sur les choses

anciennes, sur le passé. Selon le *Dictionnaire Encyclopédique de la Langue Française*, 1994, l'archéologie est la science qui étudie les civilisations anciennes, de la préhistoire au moyen âge à partir de leurs vestiges anciens. Vue sous cet angle, l'archéologie est fondamentalement liée à l'ancien, aux origines et surtout à l'histoire. Donc pour l'archéologie classique, la discipline doit avoir un lien direct avec l'histoire, et être considérée comme un discours sur l'ancien, sur l'histoire. Cette définition étymologique est très large et ne se limite pas à la seule matérialité, elle se caractérise aussi par la restriction temporelle et le refus de tout ce qui est récent. En tenant compte de cette définition, parler d'une archéologie du présent peut ainsi paraître aberrant. Cette vision classique de l'archéologie a pourtant beaucoup évolué de nos jours, tant sur le plan sémantique qu'épistémologique, sur fond de contestation et de rejet par certains scientifiques qui conçoivent mal une archéologie défait de son caractère ancien et historique, base fondatrice de cette discipline. En effet, les évolutions sémantiques et épistémologiques de la discipline archéologique ont été progressives et souvent liées aux contingences de l'histoire (Jockey 1999:10).

De cette première vision de l'archéologie qui était large, se produisit une première rupture épistémologique lorsque l'archéologie a été vue comme un discours sur les objets anciens. Ceux-ci constituant ainsi les documents primordiaux pour les études historiques. Un peu plus tard, la discipline est associée au passé enfoui et s'est progressivement illustrée comme science de l'enfoui des vestiges, et dont la base conceptuelle est l'observation de la stratigraphie. Elle conduit à dénier la qualité d'archéologue à tous ceux qui ne fouillent pas le sol. De cet état de fait, l'archéologie a été ainsi réduite à la seule mise au jour de l'enfoui et à l'exploration de la stratigraphie. Cette restriction a été encouragée, d'après Jockey (1999), par la recherche archéologique concernant les périodes préhistoriques qui, du fait de leur haute antiquité, ne peuvent être connues qu'à travers la fouille, par la sophistication toujours plus grande des méthodes de fouille depuis les années cinquante, par la professionnalisation de l'activité d'archéologue et par la mise en place de filières spécifiques de formation et de recrutement, et enfin, parce que la mise au jour de ce qui était jusque là caché est aussi garant du succès populaire.

L'archéologie moderne et contemporaine dont fait parti l'archéologie du présent est née au moment fort de la crise identitaire de l'archéologie, lorsque les tenants de la «new archéologie», les archéologues anglo-saxons des années 50 ont voulu faire accéder l'archéologie au statut de science sur le modèle des sciences dures et non plus sur celui des sciences historiques auxquelles se referait l'archéologie classique. Cette première tentative de recherche de solution à la crise d'identité de l'archéologie va connaître un cuisant échec. D'où le souci des promoteurs de l'archéologie moderne et contemporaine de repenser l'archéologie sur un modèle unitaire. Quelle soit ancienne, médiévale ou moderne, elle doit être étudiée de façon unitaire, défaite de toutes les contraintes de périodisation qui réduit le champ de l'étude archéologique. Ils définissent alors l'archéologie comme comptable de l'univers technique dans son ensemble, y compris le présent. Pour eux, il s'agit de mettre en place «une théorie permettant à l'archéologue de traiter d'un ouvrage avec un appareil conceptuel analogue à celui dont dispose un philologue où un linguiste pour traiter d'un message verbal» (Jockey 1999:198). L'ouvrage ici ne concerne pas uniquement les vestiges matériels mais tout produit de la technique, fabriqué, artefact, c'est à dire l'artificiel. Ils posent ainsi la base d'une archéologie moderne et contemporaine. C'est une révolution car, la référence au passé n'est plus requise. L'archéologie se définit alors par la spécificité de son objet et non plus par les conditions particulières d'observation comme l'enfouissement. Elle est soustraite de la double contrainte du passé et de l'enfoui. Elle a ainsi élargi l'objet de l'archéologie à des domaines qui lui étaient étrangers.

Pour l'Afrique, cette nouvelle approche est une chance car l'archéologie classique et l'archéologie du présent peuvent être étudiées de façons complémentaires. En effet, nous avons un sous sol riche en vestiges et le plus souvent vierge de toutes recherches archéologiques. Sur ces espaces vivent des populations qui ont des techniques et des usages dont la continuité culturelle est évidente jusqu'à nos jours. Des études sur certaines techniques comme la métallurgie, la céramique, l'habitat etc... ont montré que les ruptures sont très lentes, il n'a pas existé une véritable révolution jusqu'au 20ème siècle. Pour nous, il ne s'agit pas d'opérer une rupture entre

l'archéologie classique et l'archéologie du présent dans les études archéologiques en Afrique, mais de montrer la complémentarité de ces deux disciplines. Elles sont toutes les deux importantes car la première permettra de saisir un passé très lointain qui n'est consigné dans aucun document et que seul le sol peut nous livrer, la seconde saisira les richesses culturelles de nos sociétés actuelles à oralité et dont les détenteurs disparaissent avec les secrets riches en enseignement. Il faut aussi noter que l'archéologie du présent peut aussi être étudiée pour elle même sans être toujours comparée à l'ancien, car l'archéologie à partir de ce moment ne se définit plus selon le couple d'opposition ancien/moderne, mais selon le couple naturalité/technicité (Jockey 1999:15).

En quoi l'archéologie du présent est elle utile et adaptée à l'étude de ces sociétés Africaines sur le plan culturel?

Archéologie du présent et étude des sociétés Africaines: Nouveau souffle pour la connaissance, la sauvetage, la vulgarization et la valorisation des cultures Africaines?

En Afrique nous avons une archéologie du quotidien et donc nous n'avons pas de découvertes spectaculaires. Notre chance est de disposer de richesses culturelles énormes sur le plan de la technique, la science, l'éducation, la politique etc... La particularité de l'Afrique est la subsistance encore aujourd'hui de ces valeurs que nous pouvons voir, observer, décrire et analyser. Les sociétés dites développées ont quant à elles subi une profonde révolution depuis fort longtemps.

L'archéologie moderne et contemporaine qui a pour objet l'étude de tous les produits techniques humains et qui prend ainsi en charge l'homme non seulement en tant que langage et donc de pensée et capable de société mais aussi en tant qu'ouvrier, est une chance pour l'Afrique et l'archéologue Africaniste. Elle est une opportunité pour la culture Africaine parce que nous n'avons pas de rupture dans nos productions techniques traditionnelles. Il existe plutôt un problème de méconnaissance, de sauvegarde et de dévalorisation de ces techniques dues le plus souvent à un complexe, et à un manque d'intérêt et de vulgarisation.

Dans nos villages actuels, on est souvent émerveillé de voir que des techniques et sciences anciennes sont encore utilisées au niveau de l'architecture, la céramique, la métallurgie, le vêtement, la médecine, pour ne citer que celles-ci. Pour contribuer à l'identification, à la sauvegarde et à la valorisation de ces voies de connaissance des cultures traditionnelles, l'archéologie du présent ouvre un énorme champ d'investigation et d'étude pour ces valeurs négligées de nos jours, mais qui j'en suis sûre, lorsque l'Afrique voudra corriger certaines erreurs, seront recherchées et il est de notre devoir de ne pas laisser disparaître ces sciences et techniques sans les collecter et analyser.

L'archéologie du présent, pour l'étude des sociétés Africaines, peut être considérée comme une archéologie préventive née en Afrique de l'urgence de la collecte des données essentielles de nos valeurs qui ne sont pas encore enfouies. En Europe, la gestion de l'urgence archéologique est née du souci de sauvegarder le patrimoine culturel. Ainsi on a vu naître en Angleterre, première nation industrialisée d'Europe, des domaines comme l'archéologie industrielle, lorsque les effets de la désindustrialisations s'est fait sentir. Les filatures, les forges, les fabriques et les réseaux ferrés anciens étaient détruits. De cette gestion de l'urgence est né un tourisme industriel avec la restauration et la préservation des ères proto industrielles et industrielles, la plupart de ces vestiges ne sont pas aussi enfouis dans le sol. L'archéologie urbaine est aussi le fruit de la gestion de l'urgence, née des fouilles de sauvetage qui précèdent souvent la destruction des édifices. En France par exemple, la gestion de l'urgence représente de nos jours l'essentiel des activités des archéologues responsables du patrimoine national.

En Afrique, il y a aussi urgence parce que nos valeurs sub-actuelles disparaissent sous nos yeux, alors que nous vivons une véritable « crise culturelle » née du fait de la méconnaissance de nos cultures et de la mauvaise adaptation de ce qui vient d'ailleurs à nos sociétés. En plus de cela, nous sommes au sein de sociétés à oralité où tout se transmet de bouche à oreilles. La seule manière de pouvoir les mettre sur écrits est de les étudier et l'archéologie du présent nous offre une chance énorme de le faire. Elle permet aussi de cerner l'aspect ethnologique de l'étude puisque les populations sont encore vivantes et l'on

peut les voir à l'œuvre, les observer, les questionner, les écouter et analyser les faits et gestes. Il ne faut pas attendre que tous ces éléments culturels de l'homme en Afrique s'enfouissent avant de commencer à fouiller alors que nous manquons de moyens, nous devons au contraire prévenir pour faire connaître aux populations Africaines et à nos générations futures ces valeurs qui permettront ainsi de dissiper certains complexes qui minent nos sociétés actuelles.

Il est vrai que la méconnaissance de ces cultures est la base de plusieurs maux qui rongent nos différents pays tels le manque de solidarité de plus en plus grand constaté dans nos sociétés, la multiplication des conflits inter-régionaux et inter-ethniques due à la méconnaissance du passé et de certaines valeurs culturelles. Alors que nous savons qu'un peuple qui ne connaît pas son passé et sa culture ne peut envisager son future avec sérénité et succès. Cette ignorance entraîne aussi des complexes graves qui handicapent le développement de nos pays. En effet, en Afrique, l'on pense que tout ce qui vient de chez soi (culture, économie, politique, santé, technique ...) est sans valeur et pour cette raison l'on se réfère le plus souvent aux valeurs de l'extérieur. Et pourtant un développement durable et sérieux ne peut se faire sur des complexes.

Pour la connaissance et la valorisation de ces cultures, il faut déterminer les champs d'investigations de cette nouvelle branche de l'archéologie en Afrique. Le réinvestissement de ces recherches constituera une base essentielle de nos investigations pour contribuer à changer la vision de l'archéologie auprès de nos populations et de nos partenaires financiers.

Les champs d'investigation de l'archéologie du présent et le reinvestissement pour le développement en Afrique

L'étude de l'archéologie du présent offre des champs d'investigations divers au niveau de la technique, (métallurgie, céramique, vêtement, musique, architecture...) de la politique, de l'alimentation etc... Pour être plus concret, nous allons prendre des exemples sur le plan des techniques et de la politique.

Il faut d'abord noter que le concept même de développement dans nos sociétés, est une conception occidentale, calquée sur le modèle des sociétés dites industrialisées. Et nous tentons, dans tous les pays Africains, d'atteindre ce niveau de développement qui, constitue, pour la plupart d'entre nous, l'exemple et aussi une contrainte, car le système de fonctionnement économique mondial les oblige à suivre ce rythme. Alors que pour nous, hommes de culture, un développement qui n'est pas basé sur les valeurs culturelles des différents peuples Africains est voué d'avance à l'échec. Et nous constatons que depuis près d'environ 42 ans d'indépendance, l'Afrique cherche encore ses voies pour un mieux être de ses habitants.

Tout d'abord, le fait de préserver le patrimoine culturel par la collecte, la vulgarisation et la valorisation, en le mettant à la disposition du grand public et des spécialistes est une façon concrète de participer au développement de nos différents états.

Au niveau de la technique, la métallurgie du fer qui a été étudiée dans certains pays d'Afrique a montré les richesses techniques diverses selon les sociétés dans lesquelles l'on se trouve. Des études concrètes faites sur la chaîne opératoire complète, en passant par la recherche du minerai jusqu'à la transformation de la loupe en produits finis, dans la majorité des pays Africains dont le Sénégal, la Centrafrique, la Côte d'Ivoire, le Burkina, le Mali, etc... ont fait découvrir une énorme potentialité technique que regorge certaines sociétés de l'Afrique. Des objets en fer issus de fouilles (exemple: lance à barbelures à Cuballe au Sénégal et plusieurs objets en fer trouvés en fouille au B. F. dont une lance à soie) et des objets en fer sub-actuels (briquets et lames traditionnelles) ont été étudiés sur le plan métallographique. Les objets du Burkina ont permis de suivre l'évolution de cette technique depuis le 9^{ème} siècle au moins jusqu'aux périodes actuelles, donnant ainsi des informations sur les ruptures, les permanences, l'évolution et les richesses des techniques sidérurgiques (Kienon-Kabore 1998). Ces études d'objets anciens et sub-actuels sont un exemple concret de la complémentarité de l'étude archéologique classique et de l'archéologie du présent.

L'étude des lames et des briquets traditionnels est un exemple sérieux qui montre les richesses des techniques sidérurgiques du fer. En effet, la confec-

tion du briquet traditionnel que nous avons suivi, a permis ainsi d'observer les éléments, les faits et gestes qui entrent en compte dans la confection de cet outil et qui à première vue paraît anodins. Mais en réalité sont des gestes techniques importants. Le forgeron utilise la loupe de fer, le charbon de bois (des espèces comme le *Kaya senegalensis*, le *Terminola macroptera*), des excréments de margouillat (les concrétions blanches) du sel de cuisine et de l'eau.

Le charbon de bois constitue l'énergie de chaleur qui permet de confectionner le corps du briquet avec la loupe de fer. Les excréments de margouillat et le sel écrasés ensemble et étalés sur la surface polie du briquet chauffé à blanc, permettent de faire une carbonituration et de le tremper juste après dans l'eau. La carbonituration est un traitement thermo-chimique qui consiste à un durcissement superficiel de l'acier après trempe. Elle offre un excellent coefficient de frottement, améliore la résistance à l'usure et permet ainsi au briquet de résister à l'usure d'usage et de conserver une ténacité. La microdureté relevée au niveau de la surface traitée est très élevée soit 693 HV. Ce traitement de surface s'explique d'autant plus qu'elle constitue la partie utile du briquet.

Deux lames traditionnelles sub-actuelles étudiées sur le plan métallographique montrent comment la fabrication de certains objets en fer qui sur le plan morphologique sont identiques, mais structurellement différent selon les fonctions qui leur sont assignées.

La première lame qui a été confectionnée pour couper et entailler les objets uniquement, nécessite une dureté au niveau de la lame. Pour ce faire, elle est faite sans traitement thermique de recuit, d'où le maintien de l'écrouissage des grains de ferrite surtout au niveau de la partie tranchante pour entailler profondément les objets.

La seconde lame a pour fonction de pratiquer des opérations délicates qui sont en rapport avec la peau, c'est-à-dire excision, circoncision, scarification. Par conséquent, elle doit être fine et garder une certaine flexibilité. Donc, cette lame a subi un traitement de recuit qui a entraîné une recristallisation des grains. Elle devient flexible et entaille ainsi légèrement la peau. On a constaté aussi sur cette lame une grande pureté du métal. De ce fait, elle s'oxyde très peu et est donc «biocompatible» évitant ainsi les risques de transmission du tétanos.

Les résultats de ces études devraient être étudiés et mis à la disposition des artisans forgerons et ferronniers qui utilisent des techniques de forge encore rudimentaires. En effet, au cours de nos investigations récentes auprès de certains artisans ferronniers de la ville d'Abidjan, nous nous sommes rendu compte que des techniques traditionnelles de forge sont encore utilisées pour la fabrication d'éléments en fer moderne comme les portails, les antivols etc... en collaboration avec des forgerons traditionnels installés dans des quartiers comme Abobo et Attécoubé etc... à Abidjan en Côte d'Ivoire.

L'étude de la production céramique ancienne et sub-actuelle a montré aussi les mêmes richesses. Les chercheurs ont découvert une céramique diversifiée selon la fonction de l'objet. On voit de nos jours que certaines techniques de production céramiques sont intégrées dans la fabrication d'objets modernes pour la décoration des maisons, pour les plats culinaires et autres. Des études menées par les archéologues spécialistes de l'histoire des techniques céramiques mettent en évidence une énorme richesse technique que nous pouvons aussi mettre à la disposition de nos artisans actuels pour développer (sur le plan moderne) ces différentes techniques anciennes.

Au niveau politique, compte tenu du contexte actuel de conflits qui se multiplient sur notre continent et au sein de nos sociétés, l'on peut étudier les outils traditionnels de préservation et de maintien de la paix. Comme exemple, en Côte d'Ivoire, nous avons le Toukpè, qui selon le Professeur Niangoran Boua est un pacte mutuel destiné à régler les conflits au sein de la communauté Baoulé. Il est introduit par la Reine Abla Pokou, ancêtre des Baoulé venus du Ghana, pour maintenir la paix au sein de sa communauté qui s'est retrouvée loin de sa terre d'origine au XVIIIème siècle victime de la guerre. L'originalité de ce système de pacification est le fait de régler les conflits sans désigner de responsable, ni de coupable. Il cherche la solution tout en évitant de frustrer les uns et les autres, preuve de la sagesse Africaine.

Un autre exemple d'outil de pacification est l'enclume de forge qui est utilisée dans certaines sociétés sahéennes comme au Bulkiemdé (Burkina-Faso) pour maintenir la paix, éviter les querelles entre familles ou villages. L'enclume, élément central de la forge, symbolise la puissance du forgeron sur les éléments de la nature, il est le maître du feu et a une

grande capacité à entretenir la vie. En effet, c'est le forgeron qui soigne, annonce les décès délicats, enterre les morts et aide les femmes dystociques à donner la vie. Il est au début et à la fin de la vie sur terre. Pour toutes ces raisons, l'enclume jetée au milieu de belligérants les oblige à arrêter le conflit sous peine de sanctions graves, comme le refus de sépultures aux contrevenants en cas de décès qui est considéré comme un sacrilège grave (Zongo et Zongo 1994). Connaître ces modes anciens de maintien et de sauvegarde de la paix peut nous aider à préserver un certain équilibre social basé sur le modèle moderne.

Les techniques vestimentaires anciennes sont aussi des témoins intéressants à intégrer dans les productions modernes. Les administrateurs coloniaux émerveillés par certaines de ces techniques les ont décrites dans des rapports de cercle. Chez les Attié, des fibres d'ananas servaient à fabriquer une sortes de fil très résistant pour assembler en pagne les bannies de coton (le coton était cultivé dans ces régions) qu'ils tissaient.. Des pagnes sont tissés avec du raphia fin. «Ils sont d'un bel aspect et prennent une couleur jaune assez agréable» (Archives Nationales 1910). Une étude approfondie de cet art vestimentaire fournirait des résultats qui pourraient être associés aux techniques modernes. L'exemple le plus spectaculaire en Côte d'Ivoire de ce mélange modernité-tradition est l'emploi d'écorces d'arbre (jadis utilisée par nos ancêtres) par Miss Zahoui, Styliste Ivoirienne, pour la confection de model très modernes.

D'autres domaines comme l'architecture, la musique, l'alimentation etc... sont à étudier et à intégrer dans le circuit moderne afin de répondre à certaines attentes de nos populations.

Conclusion

L'archéologie du présent peut être considérée comme une archéologie de prévention pour la sauvegarde de nos valeurs basées sur une civilisation à oralité qui disparaît au jour le jour. Etant à ses débuts, elle doit être appuyée par un substrat conceptuel solide. Par contre, il est important de noter que l'archéologie classique est très importante pour l'étude de nos sociétés compte tenu de la richesse de notre sous-sol en vestiges archéologique, elle pourrait bien participer au développement de nos états si elle

avait un peu de moyen pour s'exécuter. L'archéologie du présent ne pourra jamais la remplacer, mais sera un complément pour expliquer et comprendre certaines ruptures et continuités.

Bibliographie

Archives Nationales de Cote D'Ivoire

1910 Renseignements géographiques, politiques et économiques sur le pays Attié. Rapport de l'administrateur adjoint, chef de poste d'adzopé (cercle des lagunes).

Andriaivoarivony, R.

n.d. Archéologie et développement. Le cas Malgache.

Biot, B. et L. Forfana

1991 Contribution à l'histoire des techniques anciennes de Côte d'Ivoire: le cas de la céramique. *Godo Godo* 12.

Bocoum, H., I. Guillot et P. Fluzin

1988 Rapport de la métallographie structurale à l'interprétation fonctionnelle de trois objets en fer du Sénégal. *Revue d'archéométrie* 12: 57-70.

Fofana, L.

1993 Problématique de la métallurgie ancienne du fer en Côte d'Ivoire précoloniale. *West African Journal of Archaeology*, pp 257-276.

Jockey, P.

1999 *L'archéologie*. Paris: Edition Belin.

Kienon-Kabore, T.

1998 La métallurgie ancienne du fer au Burkina-Faso : Province du Bulkiemdé. Approche ethnologique, historique, archéologique et métallographique. Un apport à l'histoire des techniques en Afrique. Thèse de doctorat unique de l'Université de Paris I Sorbonne.

R. A. M. A. G. E.

1983 *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale* 2.

Zongo, T. et Y. Zongo

1994 Information sur la production ancienne du fer à Nandjèla, Bulkiemdé (Burkina Faso).